PARTAGEONS LE THÉÂTRE
COMÉDIE DE BÉTHUNE
CDN NORD — PAS DE CALAIS

J'AI 20 ANS, QU'EST-CE QUI M'ATTEND ?

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

auteurs **Aurélie Filippetti, Maylis de Kerangal, Arnaud Cathrine, Joy Sorman, François Bégaudeau** mise en scène **Cécile Backès** | à partir de **15 ans** | durée **1h30**

J'AI 20 ANS QU'EST-CE QUI M'ATTEND ?

C'est quoi la jeunesse ? C'est quoi ou c'est jusqu'à quand ? La limite, on cherche la limite sans oser la poser.

Aujourd'hui il paraît qu'il n'y en a plus, de limites, il n'y a plus de vieux, plus d'adultes, plus d'enfants, mais ce sont les vieux qui disent ça, non ?
(extrait du texte)

J'ai 20 ans qu'est-ce qui m'attend ? est une tentative de regard pluriel sur la jeunesse française d'aujourd'hui. Avec investigation du réel avant toute fiction.

Comment faire pour saisir quelque chose du présent des 20 ans d'aujourd'hui ? Comment faire pour que ce soit ni triste ni gai, mais juste de la vie ? De la langue, du souffle, de l'instinct ? Comment faire pour qu'il y ait à la fois des histoires stupéfiantes et des bouts de vie banale ? De l'attendu, du logique et de l'inouï ?

Quels sont les signes, les comportements, les habitudes et les normes naissantes qui sont propres à ces 20 ans ? Si quelque chose leur appartient, qu'est-ce que c'est ?

Et pour nous, équipe de théâtre au travail, quels sont les enjeux esthétiques de ce projet ? Proposer des textes et des formats inédits, transcrire et traduire des langages et des images de cette jeunesse. Inventer une forme qui entrelace le réel et la fiction, l'oralité et le texte écrit, le jeu, les images, les sons, les mots et les textes pour rendre compte de notre démarche.

Le dispositif du projet : entretiens/écriture/répétitions et construction du spectacle. Il s'agit que chacun, individuellement ou en groupe, apporte avec sa participation des éléments de réponse au questionnement de ce travail : la question politique — le contenu — et la question esthétique — la ou les formes. Ainsi se compose ce portrait fragmentaire d'une génération.

> Ce dossier pédagogique propose, à partir des thèmes traités dans les textes, des pistes de lecture, des liens et des références.

> Dossier réalisé par Cécile Backès (metteure en scène) et Maxime Le Gall (co-directeur artistique)

LE DISPOSITIF DU PROJET

Le projet est né des échanges entre un jeune comédien de 27 ans, Maxime Le Gall, et Cécile Backès, metteure en scène et directrice artistique de la compagnie. Tous deux sont donc associés à toutes les étapes du processus de travail, du choix des auteurs aux dernières répétitions.

ENTRETIENS INDIVIDUELS ET COLLECTIFS

D'avril à juin 2010, entre Epinal et Paris, des entretiens individuels et collectifs ont eu lieu, avec des jeunes anonymes, mais aussi avec des membres des collectifs Jeudi noir et Génération Précaire1. Ces jeunes, témoins du réel, viennent de lieux et d'horizons divers : un choix délibéré qui permet d'appréhender plusieurs réalités géographiques et sociales.

Nous avons choisi d'orienter les entretiens sur 2 sujets : l'habitat et l'entrée dans le monde du travail.

À Epinal — en 2010, la compagnie était associée à Scènes Vosges — nous avons mené des entretiens avec des étudiantes de BTS et avec des apprentis (en coiffure, boucherie, pâtisserie, vente, mécanique auto, préparation pharmacie) au CFA-Pôle des Métiers. Des études supérieures, courtes et professionnalisantes, et un cursus en alternance, entre l'école et l'entreprise, avec un premier CDD et un premier salaire.

À Paris, nous avons rencontré des doctorants, étudiants au cursus long, des jeunes entrés sur le marché du travail après des études courtes (commerce, vente, marketing, édition), certains ayant déjà connu une période de chômage. Tous ont fait des stages, tous ont été ou sont en relation avec Pôle Emploi.

EXTRAIT DU JOURNAL DE THÉÂTRE OUVERT, OCTOBRE 2010 - MAXIME LE GALL

Nous avions préparé une liste de questions sur lesquelles s'appuyer pour mener l'entretien. (...) Nous avons très vite compris, Cécile et moi, lors de nos premiers rendez-vous avec les jeunes d'Epinal, qu'un dispositif proche de l'interview ne conviendrait pas, notre questionnaire était trop rigide s'il était donné tel quel et il était sans doute plus approprié pour un exercice écrit que pour cet exercice oral. Et c'est bien d'oralité dont il s'agissait, je dirais même de rencontres et d'échanges. J'étais très surpris du peu de mots qu'il fallait de notre part pour que la parole de nos interlocuteurs se libère. Et suive sa voie. Car l'enjeu était là : écouter, prendre le temps d'écouter chacun, chaque histoire se tisser dans sa singularité et seulement accompagner, guider parfois, pour ne pas s'éparpiller hors du sujet. Mais nos interventions étaient minimes : un sourire, un « c'est-à-dire ? », un hochement de tête...(...)

En fait, nous collections véritablement des témoignages. Du présent.

EXTRAIT DU JOURNAL DE THÉÂTRE OUVERT, OCTOBRE 2010 – CÉCILE BACKÈS

Deux après-midi, les 15 et 16 juin. Les auteurs, les jeunes et nous. Le mardi, ils parlent de l'habitat, le mercredi du travail. La parole rebondit de l'un à l'autre, légère, ironique souvent, pas un mot plus haut que l'autre, ils jouent le jeu du constat collectif. De l'humour, et les affects planqués. Classe.

Il a été question de lieux et d'espaces de vie : un défi à 30 dans 9 m2 (juste pour voir si on rentre), des câlins sur les toits, un repas à 12 dans un couloir et d'innombrables anecdotes de colocs dans les salles de bain. Des récits d'entretiens d'embauche pour des stages, des histoires de stages, un manager de stagiaires lui-même stagiaire. Hé oui.

Des propos unanimes sur la formation en alternance, aussi.

Les propos plongent dans un réel partagé. Dans la pluralité des voix, certains propos se font entendre plus fort que d'autres ; non parce qu'ils sont parlés par des voix plus puissantes, mais parce qu'ils sont répétés, relayés, appuyés par le groupe ou une partie du groupe. Un ou des constats va ou vont s'établir.

COMMANDE D'ÉCRITURE AUX AUTEURS

Nous avons imaginé le projet avec 5 auteurs : Aurélie Filippetti, Maylis de Kerangal, Arnaud Cathrine, Joy Sorman et François Bégaudeau.

Pourquoi 5 auteurs ? C'est l'image d'un collectif vivant, moderne, ouvert au dialogue, les yeux et l'esprit rivés sur le réel. Une équipe d'auteurs au sein d'une équipe de théâtre, avec un terrain de jeu commun : la scène.

Le passage de commande, pour ce projet, place l'écriture comme étape majeure d'un processus de création : entretiens, écriture, spectacle.

L'écriture n'est pas originelle, mais elle est capitale pour passer du documentaire au théâtre, et du témoignage individuel à l'imaginaire collectif.

Nous avons proposé aux auteurs les contraintes suivantes : 20 minutes (13 000 signes), 6 personnages — 3 filles et 3 garçons — des rôles de jeunes gens. Forme libre. À nous, les artisans de théâtre, de proposer ensuite un montage de ces formes brèves.

Nous cherchons des formes et des formats qui correspondent à aujourd'hui : il s'agit de donner naissance à des histoires, des fragments, des propos d'aujourd'hui. D'une certaine manière, nous commençons par frôler le sol, exprès. Entendre ce qui se dit. Laisser faire l'oralité. Et laisser les auteurs en faire leur miel. De là est venue l'envie de formes courtes pouvant composer une unité.

NOTES DE MISES EN SCÈNE, AOÛT 2010 — CÉCILE BACKÈS

Je suis frappée de la diversité des propositions. Dans la forme, l'écriture, le rythme, ou les situations. Parfois ça parle direct au collectif, et parfois ça reste dans le « micro ».

En tout cas, chaque écrivain apparaît avec son monde et son langage.

Et les entretiens sont partout en filigrane.

Je cherche où se dessine une ligne commune.

Je me pose la question du genre. Ici, il y en a 5 différents : un portrait, une comédie légère, une fantaisie brève, une longue scène psychologique et une « matière » chorale et collective, qui reste très proche du documentaire, avec un agencement des paroles collectées.

Il est question d'oiseaux sur la branche. De fragilité. De précarité dans le travail, dans les maisons et les apparts. Mais aussi de mouvements, de musiques. De vies séquencées en petits morceaux, un coup là, un coup ailleurs. Et de débrouille, beaucoup. De plein de solutions imaginées pour toutes les situations problématiques. Il est question de précarité. D'inconfort. D'incertitude. De situations qui ne s'installent pas.

C'est ce thème que la mise en scène doit traiter.

MISE EN ESPACE : TRAVAIL AU PLATEAU AVEC LES COMÉDIENS

Nous avons réuni 6 jeunes comédiens : Maxime Le Gall, Noémie Rosenblatt, Nathan Gabily, Issam Rachyq-Ahrad, Juliette Peytavin et Pauline Jambet -— certains déjà compagnons artistiques de la compagnie, et d'autres, à peine sortis de l'école, qui bénéficient de dispositifs d'insertion dans leur vie professionnelle d'acteur pour eux, réalité et fiction seront de mèche…

En novembre 2010, nous avons travaillé une dizaine de jours avec les acteurs et une équipe technique réduite, pour « éprouver » les textes et le montage. Nous avons fait une mise en espace des textes à Théâtre Ouvert, dans le cadre de l'EPAT (Ecole Pratique des Auteurs de Théâtre), suivie d'une présentation publique.

Ce moment de recherche nous a permis de tester et de confirmer des pistes de travail. Pour les auteurs, qui ont repris certains points des textes depuis ; pour les acteurs, qui ont eu un aperçu de la construction qu'ils auraient à proposer ; pour la metteure en scène, qui a pu faire à l'équipe des propositions de montage, d'espace, de style de jeu sur chacune des pièces. Et les reconsidérer, depuis, en vue d'une création du spectacle à venir. Nous avons effleuré des choses.

Lors de ces quelques jours au plateau, le travail a été suivi et accompagné par Mariette Navarro, jeune auteure et dramaturge. Nos conversations sur le projet en cours ont suivi le fil directeur de la fragilité, de l'instabilité, de l'inconfort.

DÉROULEMENT D'UNE JEUNESSE, TEXTE ÉCRIT PENDANT LES RÉPÉTITIONS — MARIETTE NAVARRO (EXTRAITS)

La jeunesse commence dans un carton (et finira dans une poubelle !)

Elle sourit, elle doute.

Elle ne sait pas si son sourire doit aller vers le haut ou vers le bas.

Elle attend.

Elle est éparpillée.

(...)

Elle est toujours dans / sur / au milieu des cartons.

Elle n'a pas encore eu le temps de sortir de son emballage.

Elle pourrait être estampillée « fragile », on ferait plus attention.

Elle cherche un endroit où poser ses cartons.

Elle cherche où faire son nid.

Elle cherche comment s'asseoir confortablement.

Elle a le cul entre deux chaises.

Précarité est bien sûr le mot-clé. C'est celui-ci qui a amené la situation dramatique de départ et guidé le travail des acteurs dans l'espace : difficulté de s'installer, de se poser quelque part, ne pas tenir en place, autant de situations physiques renvoyées par les entretiens et par les textes.

DE LA MISE EN ESPACE AU SPECTACLE

La mise en espace a été travaillée dans un temps très court avec très peu de moyens. Ça engendre une règle du jeu dictée par Vitez : essayer de jouer les textes avec le minimum. Le minimum pour qu'ils soient entendus et représentés. Règle implacable.

Donc, énoncer des postulats d'espace et de jeu, pour chaque texte. Et voir.

Foncer, foncer, agir, sans se poser de questions, se faire confiance à soi comme aux autres.

Le travail reste dépendant du dispositif technique. La fiction, si elle naît, reste « indiquée ».

Dans l'urgence, on fait et on voit.

On fait.

Le spectacle est autre. Il faut refaire. Il s'agit de passer de l'intuition au choix. Nous tenons à l'état d'esprit qui a animé la mise en espace. Travailler avec peu de moyens, peu de choses, notre fameux minimum. Penser une cohérence d'ensemble, penser une scénographie ouvre un champ nouveau, qui nous fait revenir au propos de départ, l'approfondir, le questionner.

Et cependant : chercher la sobriété, la simplicité, et l'humour. C'est la moindre des choses. Et oui, c'est ce qui importe dans ce projet. Qu'une équipe d'acteurs soit toute à la gaité de construire un spectacle qui parle d'eux et de leur jeunesse : bien sûr, il s'y raconte de vraies difficultés, on y entend des chiffres inquiétants, on se demande comment ils vont faire. Mais depuis le début, ce sont la gaieté, l'humour et la lucidité qui forment l'alliage du travail.

Voilà comment les choses ont envie d'être dites. Même si elles sont sérieuses, et elles le sont.

THÉMATIQUES / PISTES DE LECTURE

Ces thèmes s'appuient sur des extraits des 5 textes du projet. Nous proposons également des liens avec des œuvres antérieures des 5 auteurs, ainsi qu'avec d'autres œuvres – littérature, cinéma, BD...

Pour chaque thématique, nous avons réuni des textes, films et images qui proposent des éclairages différents, en s'appuyant sur les périodes précédant celle d'aujourd'hui — depuis les années 1960.

Dans la réflexion autour de notre travail, nous identifions les représentations et les images de la jeunesse depuis 50 ans : ainsi, nous essayons de définir ce que pourraient être des « invariants » des 20 ans et à l'inverse, d'isoler ce qui est propre à cette génération.

En guise d'apéritif, voici une citation très ancienne que nous avons retrouvée, qu'on croirait écrite aujourd'hui...

POLYBE, VERS 200-120 AV ANT J.C.

> *« Les jeunes d'aujourd'hui aiment le confort, l'argent et la paresse par-dessus le marché. Ils ne veulent plus se marier ou, s'ils sont mariés, élever une famille. C'est tout au plus s'ils consentent à avoir un ou deux enfants, afin de mieux savourer le moment présent. »*

...moralité : se méfier des généralités !!!

© Thomas Faverjon

VIVRE À PLUSIEURS :
LA BANDE DE JEUNES, UNE FIGURE ÉTERNELLE ?

Depuis longtemps, 20 ans, c'est l'âge des bandes. Lézarder au soleil ou en moto sous la pluie, l'important c'est d'occuper le temps ensemble. Il ne s'agit pas forcément de faire quelque chose à plusieurs, mais d'être représenté par un groupe.

Souvent, le groupe se vit au quotidien pour sortir, glander, faire ou entendre de la musique.

Parfois, être plusieurs permet de découvrir des lieux ou lancer des modes. L'important, c'est d'expérimenter et de réinventer le groupe et les façons de vivre.

Pour le projet de *J'ai 20 ans qu'est-ce qui m'attend…?*, nous avons souhaité questionner les jeunes gens sur leur habitat. Parce qu'il nous semblait que la colocation était à la fois un phénomène nouveau en France, et qu'il s'agissait d'une nouvelle manière d'être et de vivre ensemble.

TEXTES DU SPECTACLE :

. Extrait de *20 ans*, de Aurélie Filippetti

. Extrait de *Toutes les filles s'appellent Léa*, de Arnaud Cathrine

AUTRES TEXTES :

. Extrait de *Corniche Kennedy*, de Maylis de Kerangal (Verticales, 2008)

. Extrait de *Gros œuvre*, de Joy Sorman (Gallimard, 2009)

LIENS :

. La pièce de théâtre *Les Jeunes*, de David Lescot (Actes-Sud Papiers)

. Les albums de *Lapinot*, de Lewis Trondheim (Dargaud)

. *Dans le café de la jeunesse perdue*, de Patrick Modiano (Gallimard, 2007)

. Le film *Le Péril jeune*, de Cédric Klapisch (1994)

© *Les formidables aventures de Lapinot* – Lewis Trondheim/Dargaud

VIVRE À DEUX :
UN SEUIL DE L'ÂGE ADULTE ?

Avoir 20 ans, c'est souvent le moment de quitter la maison familiale, s'installer ailleurs en est un premier signe fort du passage à l'âge adulte. Prendre de la distance avec ses parents, c'est ce qui permet de s'affirmer — avec le travail et l'autonomie financière...

Partir peut se faire seul, en bande ou à deux. « Prendre un appart'» reste une expérience décisive pour un couple, même si ceux-ci se font et se défont plus facilement, aujourd'hui.

Mais dans les grandes villes, trouver un appartement est un parcours du combattant. Nous avons entendu de nombreux témoignages de ce phénomène : le texte de Maylis de Kerangal en est directement inspiré.

Il y a aussi ceux qui ne partent pas et restent chez leurs parents, même s'ils ont un travail : un phénomène grandissant en Europe, sur lequel il convient de s'interroger... ! Le point de vue de la sociologue Cécile Van de Velde vient éclairer cette question.

TEXTES DU SPECTACLE :

. Extrait de *J'ai 20 ans and what's the fuckin' hell*, de Joy Sorman

. Extrait de *A la rue*, de Maylis de Kerangal

AUTRES TEXTES :

. Extrait des *Vies de Luka*, d'Arnaud Cathrine (Verticales, 2002)

. Extrait de *Vers la douceur : « L'ordre »*, de François Bégaudeau (Verticales, 2009)

. Entretien avec Cécile Van de Velde, sociologue, revue « *Lecture jeune* », février 2011.

LIENS :

. le blog de Pénélope Bagieu, *Ma vie est tout-à-fait fascinante* - penelope-bagieu.com

. Le film *Boy meets girl* de Leos Carax (1984)

. *Les choses*, de Georges Perec (1965)

©Pénélope Bagieu

VIVRE LE JEU SOCIAL :
ENTRER DANS LE MONDE DU TRAVAIL…MAIS COMMENT ?

Les images des glorieuses années du plein emploi se sont peu à peu effacées pour laisser place aux années du chômage de masse, toujours plus persistantes.

Sur fond de délocalisations et de capitalisme sauvage mondialisé l'entrée dans le monde du travail devient délicate: de nombreux jeunes que nous avons rencontré ont fréquenté le Pôle Emploi et/ou effectué de nombreux stages...pourtant, nous avons été frappés par leur lucidité et leur sens de l'humour. Les textes du spectacle s'en font l'écho : il faut dire, il faut raconter, et trouver des réponses... ! C'est notre propos et, nous l'espérons, notre pierre à l'édifice.

TEXTES DU SPECTACLE :

. Extrait de *20 ans* de Aurélie Filippetti.

. Extrait de *On stage*, de François Bégaudeau.

AUTRES TEXTES :

. Extrait de *Que faisons-nous de leurs vingt ans ?* de François Kalfon (éditions Michalon, 2012).

. Extrait de *Frère animal*, de Arnaud Cathrine (éditions Verticales, 2008)

LIENS :

. La BD *Le journal d'un journal*, de Mathieu Sapin (Delcourt, 2011)

. La pièce de théâtre *Flexible hop hop*, d'Emmanuel Darley (Actes-Sud Papiers, 2005)

. Le film *Passe ton bac d'abord*, de Maurice Pialat (1978)

. *Les albums de Gaston Lagaffe*, de Franquin (1957-1991, éditions Dupuis)

©Dupuis/Franquin

VIVRE SON ÉPOQUE : ON S'Y INTÉRESSE ?

Etre attentif à l'actualité, être pour ou contre, se mobiliser ou non, croire encore à l'action politique ? Ou pas…une question de choix !

S'intéresser à son époque, c'est peut-être s'intéresser à l'histoire de ses parents, à ses origines, pour mieux comprendre ce qui se produit. S'intéresser à son époque, c'est peut-être une façon de se situer, soi, dans l'histoire de son pays, et dans le mouvement de cette histoire. Il y a un enjeu personel et collectif dans cette question, familière de plusieurs auteurs du spectacle. Aurélie Filippetti retrace, dans son premier roman, l'itinéraire de son père, mineur en Lorraine et délégué syndical — un trajet comparable à celui du narrateur du Combat ordinaire de Manu Larcenet.

C'est peut-être simplement observer ce qui se passe autour de soi, aujourd'hui. Ce que nous nous sommes efforcés de faire. Même s'il ne s'agit pas de notre génération, nous cherchons à rencontrer et à comprendre celle des 20 ans d'aujourd'hui. Car elle est passionnante, et confrontée à des enjeux décisifs !

TEXTES DU SPECTACLE :

. Extrait de *20 ans* de Aurélie Filippetti

AUTRES TEXTES :

. Extrait de *Une année en France*, de François Bégaudeau, Arno Bertina et Oliver Rohe (Gallimard, 2007).

. Extrait des *Derniers jours de la classe ouvrière*, d'Aurélie Filippetti (Stock, 2003)

LIENS :

. La BD *Le Combat ordinaire*, de Manu Larcenet. (2003)

. *Les années*, d'Annie Ernaux. (Gallimard, 2008)

. Le film documentaire *Chronique d'un été*, de Jean Rouch et Edgar Morin (1961)

SI LA LOI AUTORISE LES PATRONS À ALLER PLANTER LEURS USINES DANS LE TIERS-MONDE, IL FAUT ÊTRE UN SACRÉ HYPOCRITE - OU UN SOCIALISTE - POUR S'OFFUSQUER QU'ILS LE FASSENT DANS LES FAITS !

©Dargaud/Larcenet

EXTRAITS DES TEXTES

VIVRE À PLUSIEURS : LA BANDE DE JEUNES, UNE FIGURE ÉTERNELLE ?

AURÉLIE FILIPPETTI, *20 ANS* (TEXTE DU SPECTACLE)

«- nous on veut quoi, une famille, des enfants, un travail, des loisirs, s'éclater avec des copains

- des enfants, j'en veux bien sûr, mais pas tout de suite. Je connais des filles de mon âge

- tu as quel âge ?

- 21 ans... ça m'a fait un choc, des filles que je n'avais pas revu depuis longtemps, j'ai repris contact, et il y avait deux enfants en plus, elle galérait pour trouver un boulot. J'ai pas envie de ça pour mes enfants. J'ai envie de liberté. Ma mère elle n'a pas travaillé, elle a élevé 3 enfants, je ne veux pas faire comme elle. Je veux donner à mes enfants la liberté que m'a donné ma mère.

- je vais dans des raves en Suisse, c'est sympa, ça dure deux jours, je pense que j'irai encore quand j'aurai 35 ans et des enfants – on écoute de la musique, on danse, c'est tranquille, on risque rien

- mon copain je l'ai connu dans une team de traduction, je m'occupais de l'orthographe. On traduisait des dramas, des mangas, sur Nancy ; news asia ça s'appelait. On a eu un certain succès et on a ouvert des chats. Du coup je suis devenue surveillante de chat

- tu veux dire modératrice

- oui modératrice, mais tout le monde ne comprend pas ce que c'est, donc je dis surveillante de chat sur des sites internet. On a créé un collectif, ça marche assez bien j'ai pas envie d'être toute seule, la coloc ça me va bien, j'ai jamais vécu toute seule. Avant je dormais avec ma sœur. »

ARNAUD CATHRINE, TOUTES LES FILLES S'APPELLENT LÉA (TEXTE DU SPECTACLE)

« Virgile
Comme t'as vu sur l'annonce, la chambre est à 400 euros. L'autre enfoiré va se faire 800 de plus par mois mais nous, on paie toujours le même loyer... Un temps. Je te cache pas qu'on a vu pas mal de gens. Y a une meuf qui nous plaisait bien, mais on s'est dit qu'il nous fallait un mec. Histoire de respecter une certaine parité.

Léa 1 (arborant un large sourire ironique)
Virgile milite également pour le développement durable, la stérilisation chimique des violeurs en série et le renouveau (plus si nouveau) du cinéma argentin.

Virgile prend sur lui, il a l'air habitué.

Virgile (à Adrian)
On va peut-être se présenter avant de te laisser parler ?

Adrian n'a guère le choix, il acquiesce.

Virgile
Donc je suis Virgile.

Léa 1
T'es gentil, tu fais court.

Cette fois, Virgile la fusille du regard.

Virgile
Virgile. Comédien. Deuxième année de Conservatoire. 21 ans. Voilà.

Léa 1 (sans quitter son ironie)
Historique.

Isaac
Vous avez décidé de le décourager ou bien ?

Virgile (à Léa 1, sans la regarder)
À toi.

Léa 1
Léa. 20 ans. Je suis en pharma. J'habite ici depuis 2 ans et je mise beaucoup sur la disparition du salon qui m'obligeait jusque-là à croiser Virgile quotidiennement.

Virgile (à Léa 1)
C'est ça faire court ? (Aux autres) Next !

Léa 2

Je m'appelle Léa aussi. J'aurai 20 ans en décembre prochain. J'ai pas encore vraiment trouvé ce que je veux faire. En fait, j'ai arrêté mon école de marketing en milieu d'année. Depuis je fais l'hôtesse d'accueil où je peux. Ça tourne plutôt pas mal d'ailleurs. J'essaie actuellement de m'inventer une vocation parce que, sinon, ça va durer des années comme ça. (Précipité) Pardon, j'ai été un peu longue pour quelqu'un qui fait rien de sa vie.

Isaac

Isaac. 21 ans. Ecole de montage. Et vendeur à Surcouf. C'est tout.

Ninon lève les yeux. Manifestement, elle n'a pas envie de prendre la parole.

Ninon

Ninon. 19 ans. Je fais un BTS en plasturgie.

Adrian (avec un léger accent, difficile à identifier tout d'abord)
C'est quoi ?

Les quatre autres se tournent vers Adrian, désarçonnés par cette première intervention.

Ninon (sans regarder Adrian dans les yeux)
Plastique.

Léger flottement.

Virgile
On a fait le tour. »

MAYLIS DE KERANGAL, CORNICHE KENNEDY (EDITIONS VERTICALES)

« Puisque frimer précisément, tchatcher, sauter, plonger, parader, c'est ce qu'ils font quand ils sont là, c'est ce qu'ils viennent faire. La Plate est une scène où ils s'exhibent, terrain de jeu et place des lices, puisque filles et garçons, c'est un tournoi : il s'agit de se foncer dessus sans esquiver le rituel. Le prologue est invariable : les filles s'installent à proximité de l'échelle, en bordure de Plate, quand les garçons, eux, se regroupent sur les rochers, en recul, partition sexuelle du terrain vouée rapidement à l'explosion. Afin d'échauffer celui ou celle d'en face, les plus frontaux outrent leur genre et leur disponibilité - fausses salopes, faux baiseurs sans scrupules -, quand la plupart combinent des stratégies d'approche vieilles comme le monde - contournements ostentatoires, évitements, envoi de messagers dévoués : le théâtre ne peut se séparer de la vie.

Ils y ont ensemble des pauses indéfinies, vautrés les uns contre les autres en formation arachnéenne, ou étalés, nénuphars très ouverts, dessinant sur la pierre telle arborescence bizarre, tel cadastre secret, et ils glandent au soleil, des heures durant pigmentent leur peau, jouent, rient et divaguent, disponibles, effroyablement disponibles, comme fondus dans l'air du temps et contemporains du plus petit nuage, capteurs sensibles de la moindre forfaiture de langue, du moindre geste faisant image - un penalty de folie tiré la veille au Vélodrome par un attaquant de dix-sept ans, un service canon pour une balle de match au tennis, une figure de breakdance, une attaque de batterie avec baguettes invisibles tenues entre mains nerveuses, un ride de malade sur un skate pourri ou sur un surf sublime dans le tube d'une vague géante de Mavericks, la réplique mythique de leur film fétiche -, attitudes qui toutes signent leur communauté, leur jeunesse et leur force, disponibles à ce point c'est une blague qui ne fait pas rire tout le monde - foutent rien ces gosses, toute la journée se prélassent, ne pensent qu'à sauter dans la mer et à se rouler des joints, à faire joujou sur les portables, changent de jingle toutes les deux minutes et prennent des photos n'importe comment, que des conneries, voilà, aucun sens de l'effort, des merdeux, des branleurs, auraient bien besoin qu'on leur foute des coups de pied au cul, qu'on leur apprenne un peu la vie - mais, princes du sensible, ils sont beaux à voir, assurément.

Soudain les voilà qui se lèvent et changent de régime, quelque chose les accroche, un événement les excite, ils désertent l'aléatoire pour réagir au quart de tour, hop, debout, éméchés, bruyants, le sang activé dans les artères fémorales, les poings serrés, ils montrent les dents et parfois même on les voit se poursuivre, s'insulter, se battre, singerie borderline violente, prête à mal tourner, quoi, qu'est-ce t'as dit, hein qu'est-ce t'as dit, tu m'reparles comme ça et j't'éclate la gueule. »

. JOY SORMAN, GROS ŒUVRE (EDITIONS GALLIMARD)

La conquête de l'Ouest

« Été 2004, Exyzt propose à 450 étudiants en architecture venus de toute l'Europe de se regrouper en « République éphémère ». Microville, micro-cité, micro-organisation, une démocratie en échafaudage installée du 1er juillet au 1er septembre à La Condition Publique, manufacture culturelle à Roubaix qui accueille tous ceux qui veulent habiter n'importe où n'importe comment, habiter c'est-à-dire occuper durablement une habitation ; en l'occurrence ici plutôt cohabiter, plutôt temporairement, à peine une habitation, à la rigueur un habitat - mode d'organisation et de peuplement par l'homme du milieu où il vit ; oui, c'est ça, un habitat.

La Condition Publique met à disposition une friche industrielle de 4500 mètres carrés, dont une partie sous hangar, ça fait 10 mètres carrés par étudiant, il va falloir optimiser, s'organiser, réfléchir trois minutes à comment on fait, pour cohabiter, pour que ce ne soit pas la guerre, pour s'entendre, pour que ce soit la démocratie, la communauté dans la promiscuité.

Pour ce genre d'expérience mieux vaut prendre des jeunes : malléables, adaptables, goût de l'aventure. Des jeunes sponsorisés par Layher, qui a fourni le matériel. La manufacture culturelle et les étudiants prenant en charge tous les autres frais.

Vue d'avion, la République éphémère a des airs de camps de réfugiés, de lendemain de catastrophe naturelle, de typhon au moins, de cyclone, de conflits ethniques, de transit à la frontière, de campement en tout cas. Vue de près tout le monde a l'air joyeux, pas réfugié mais colon d'une expérience collective festive et momentanée. Un air maintenant de camping et saucisses rissolées, vie en plein air et franche rigolade, filles et garçons qui se croisent pieds nus, paréos noués bas inclinés sur les reins.

1er juillet 2004, 450 étudiants se présentent à la porte du hangar, en ligne, file d'attente qui serpente sagement, des barrières de voirie de part et d'autre, des phrases, des rires qui fusent dans toutes les langues, on parle beaucoup anglais. Entre vingt et vingt-cinq ans, ils sont là filles et garçons déjà électrisés par l'expérience à venir, c'est l'été, des robes courtes imprimées et ceinturées d'un ruban, des sandales, des jeans effrangés coupés au-dessus du genou, des tongs, 450 peaux, épaules dénudées, jambes hâlées déjà, longs cheveux des filles remontés en tignasse au-dessus de la nuque et un stylo emmêlé pour tenir tout ça, c'est l'été, on va vivre à 450, une fête, 450 promesses, déjà dans la file on se lance des regard, il va y avoir moyen de, il va se passer des choses, forcément, 450 les uns sur les autres empilés dans une tour d'échafaudage, ça va vriller forcément, les nerfs, les corps, les histoires, les sentiments allumés comme des pétards un 14 Juillet, l'excitation de ceux pris dans une foule qui, enfin, leur ressemble. Marée de sacs à dos, chaque participant a droit à un seul bagage, obligatoirement un sac à dos, de 110 litres maximum (des points d'eau sont à disposition pour une lessive à la main).

Voilà les règles : vous vous mettez par groupes de trois, vous vous débrouillez comme vous voulez mais je vous veux trois par trois ; à chaque trio sera distribué un kit de survie : 250 kilos de structure Layher, une notice de construction, une notice de sécurité, des tickets-repas pour vous rendre à la cantine installée dans les algecos que vous voyez là à la sortie du hangar, des mouchoirs en papier, des préservatifs, des chutes de tissu, trois fins matelas de mousse. Avec ça vous pourrez vivre à trois, construire votre cube, trouver un emplacement vide sur la friche, premiers arrivés, premiers placés, les 250 kilos sur un chariot de marchandises poussé par deux gars et une fille qui ne se connaissent pas encore mais ne demandent que ça, suivent les marques au sol, lignes ct croix peintes à la chaux phosphorescente qui indiquent les directions et les emplacements. Par groupes de trois traînent leur barda, puis fronts penchés, cheveux s'effleurant déjà, sur la notice d'installation : les éléments Layher ont la particularité de s'assembler par clavetage - plus besoin de visser. Les montants verticaux sont superposables par emboîtement. Tous les 50 centimètres, des disques soudés permettent de claveter les pièces de liaison, les moises, et les pièces de raidissement, les diagonales. I1 y a un schéma dessiné. Une loupe figure le gros plan sur les mâchoires à clavette disposées à chaque extrémité qui permettent de s'accrocher sur les disques. Et puis il restera à poser les planchers autoportants et les escaliers métalliques, perforés pour les rendre antidérapants, les plinthes, les garde-corps de sécurité. Layher a fourni du matériel neuf, sorti d'usine, vierge de tout chantier, et l'aluminium sous le toit vitré du hangar est glacé éblouissant.

Simple et rapide à monter, suffit de suivre la notice, une heure de travail à peine :

1. *Poser les socles réglables sur les cales madriers clouées au sol.*
2. *Mettre en place l'embase sur le socle.*
3. *Poser les premiers poteaux sur l'embase.*
4. *Superposer les poteaux suivants par emboîtement.*
5. *Poser les planchers en acier qui s'accrochent dans les supports-planchers.*

Ce jour-là j'étais un moineau râpé, tout juste réincarnée dans un piaf sans envergure qui était venu agripper ses pattes crochetées sur une poutrelle métallique de la toiture du hangar, et de tout là-haut j'avais une vue parfaite et panoramique sur la frénésie humaine dès qu'il s'agit de construire, de jeu de construction. En être, j'aurais bien aimé, mais je suis un moineau sans avenir, les ailes poussiéreuses et mitées. »

VIVRE A DEUX : UN SEUIL DE L'ÂGE ADULTE ?

. MAYLIS DE KERANGAL, A LA RUE (TEXTE DU SPECTACLE)

« Ils l'ont trouvé ! Ils ont enfin trouvé leur futur appartement. Non pas celui de leurs rêves — ils ne rêvent pas, se tiennent rivés au possible —, ni même celui qui les a le plus séduits parmi les trente-sept qu'ils ont visités, non : ils ont trouvé l'appartement le plus adéquat, le plus juste pour eux, le meilleur rapport espace/euros.

C'est un jeudi de juin caniculaire, dans un studio exigu, mais aménagé avec l'ingéniosité de ceux auquel l'espace manque : chaque centimètre carré accueille une fonction et manifeste l'organisation soignée des habitants des lieux. La fenêtre est grande ouverte sur la ville. Yann et Marie sont affalés sur un clic-clac, jambes pendantes yeux au plafond, et reprennent leur souffle, épuisés quand si proches de la victoire. Soudain, Marie se redresse, sort journal de son sac, et une fois encore, relit à haute voix:

Marie (exaltée)
Annonce nouvelle du 14 septembre 2010
Paris 20e. Bon immeuble p.t.c. Deux-pièces 35 m², rez-de-chaussée, baie vitrée, petite terrasse privative : séjour, cuisine équipée séparée, salle de bains (baignoire, wc), placards. Porte blindée. Cave. 760 €/mois + 70 € provision charges. (Agences s'abstenir). 06.81.35.50.01 (le soir) ou envoyer un e-mail au propriétaire. Oh Yann ! Je nous y vois dans cet apart'. Une terrasse...Une baignoire...

Yann
J'en peux plus... (Il délace ses chaussures). A quelle heure on voit le proprio déjà ?

Marie
18h30. Après son boulot. On a trois heures.

Yann
Cinquième jours de RTT cramé pour cette putain de recherche d'appart' !

Marie
T'inquiète, celui-là on va l'avoir ! Fidel va arriver, il a dit 20 minutes.

Yann (surpris)
T'as appelé Fidel ?

Marie
Je voulais qu'il voie notre dossier, il connaît tout ça par cœur.

Yann (raide)
Ok, vas-y, embrouille-moi...

Marie
Yann : tout le monde fait ça ! Tout le monde ! Et Fidel c'est un spécialiste. Il le faisait déjà en BTS, pour les premières années qui voulaient se tirer de la cité U. C'est même comme ça que je l'ai connu : il avait arrangé le dossier pour Sofia quand elle a pris le studio rue de Marseille alors que...

Yann
Je te préviens, Marie, il n'est pas question de gruger.

Marie
C'est bon Yann, arrête ! Regarde-moi : il te plait ou pas cet appart ?

Yann
Je vois pas le rapport.

Marie
Tu le veux ou pas ?

Yann
Je le veux, bien sûr que je le veux...

Marie
On est d'accord : cet appart on le veut. Mais il est cher. Et on est un poil juste pour l'avoir. Donc le moment était venu d'être pragmatique. Et d'appeler Fidel. Ce que j'ai fait.

Yann
Marie, tu penses sérieusement que je me suis fait chier à faire des études, à passer un diplôme, à marner en stage pendant trois ans, à bosser comme un chien pour choper un cdd, puis un second, tout ça pour finir dans un plan gruge avec Fidel ? Tu délires, là.

Marie
Mais qu'est-ce que tu crois ? Que t'es le seul à bosser ? Que les dossiers pipeau c'est la fête au village et que tout le monde trouve ça drôle de photoshoper les feuilles de paye ?

Yann
Hé, on se calme... C'est juste que j'ai un boulot, que je gagne ma thune, et que je veux me loger... normalement. Je suis juste ce qu'on appelle un mec normal.

Marie
Tu te crois au-dessus des autres, Yann.

Yann
N'importe quoi ! Mais effectivement j'ai un minimum de dignité.
Les combines avec Fidel j'ai passé l'âge.

Marie
Tu es orgueilleux.

Yann
J'ai mal aux pieds.

Marie
Mais enfin cette terrasse, Yann, cette terrasse au beau milieu de Paris... Pour déployer nos ailes ! Tu préfères qu'on reste moisir ici ? 21m2 650 euros par mois, une seule fenêtre, pas de balcon... On va pas continuer à se rentrer dedans.

Yann
Remarque, toi et moi, se rentrer dedans, je suis pour !

Marie
T'es trop con ! »

. JOY SORMAN, J'AI 20 ANS AND WHAT'S THE FUCKIN' HELL ? (TEXTE DU SPECTACLE)

« Ma mère elle me dit souvent que ça m'a fait grandir d'un coup de rentrer en apprentissage. Je crois surtout qu'elle a flippé quand j'ai eu assez de fric pour m'installer avec mon copain. Elle trouvait que j'étais trop jeune. Mais je l'aime bien ma mère, on s'entend, ça va.

Ouais, parfois je me demande si je suis adulte, si je suis une adulte.

Oui. Parce que je travaille, je gagne ma vie.

Non. Parce que si être adulte c'est suivre des règles, avoir une hygiène de vie, des responsabilités, y'a qu'à voir l'état de mon appart, un vrai bordel. Et j'ai filé mon chat à un copain parce que j'étais incapable de m'en occuper. Lui donner à manger à heures fixes, surveiller qu'il s'échappe pas et changer sa litière, impossible pour moi. Il aurait fini par crever si je l'avais gardé.

J'ai pas envie d'être sérieuse.

Mais il y a quelque chose qui me plaît chez les adultes. Bizarrement. Quelque chose que je trouve rassurant. Une espèce de routine. On croit que la routine c'est synonyme d'ennui, qu'on s'encroûte. Mais la routine c'est de la sérénité aussi. A 19 ans tu t'éclates. Parfois tu bosses aussi. T'es pas complètement tranquille non plus.

A 40 ans j'aimerais bien être cool, calme, et pouvoir faire encore des nuits blanches.

Virée avec les copines, karaoké, se mettre une mine, rentrer au p'tit matin

Enfin je dis ça aujourd'hui. C'est normal j'ai 19 ans, je veux tout.

Les femmes elles veulent tout. »

. ARNAUD CATHRINE, LES VIES DE LUKA (EXTRAIT) (EDITIONS VERTICALES)

« Accoudée à la fenêtre. Mon frère dort. Nous sommes rentrés de chez Trevor en silence. Dari regardait droit devant lui. Je n'ai pas pu lui extorquer la moindre parole. Je crois savoir ce qu'il pensait. Il m'a cédé une cigarette avant de s'allonger.

Pas un bruit. Je songe à tous ceux dont c'est la vie, à commencer par moi - rester à la fenêtre, respirer le vide, changer de pièce sans raison, attendre Dieu sait quoi, ou quelqu'un, même chose, personne, un reflet familier guère plus exaltant qu'un miroir, aussi atone que le silence de Edge Hill. Etre libre de tout. Et pas libre du tout. Lâché sans aucun sillon à creuser, sans personne à être.

Peut-être mon père n'aurait-il rien eu à me conseiller.

Pas plus que ma mère ou que mon oncle. Peut-être parlait-il la même langue qu'eux. Je ne sais pas.

Ils ne m'accompagneront jamais sur ce chemin impossible. Mon refuge n'était qu'une première étape avant la solitude. Oui, je suis seule. Ce qui veut dire : responsable de tout ce qui va arriver. Ou non. »

. FRANÇOIS BÉGAUDEAU, VERS LA DOUCEUR (EDITIONS VERTICALES)

L'ordre

« Quand il découvrit le studio de Bulle, il fut consterné.

D'ordinaire, ils passaient la nuit dans le deux-pièces sis près de la place Monge dont il avait hérité de son père mort d'un cancer lié à l'amiante. Au début ils s'étaient vus dans des parcs ou au café, comme cela se fait. Mais quand il l'eut embrassée en ponctuation d'une déclaration bégayante, il apparut que la suite des événements requérait un lit, et que le sien serait idoine.

- Si tu veux, avait dit Bulle.

II avait un prénom d'homme. Il aimait son chez-lui et aima s'y trouver avec Bulle nantie d'un cul à se tuer et de traits d'humour renversants, comme j'avais pu le remarquer dès la première voyure à l'anniversaire de Fabrice. Les traits d'humour autour du saladier à punch, le cul à se tuer quand elle avait pivoté pour retourner danser sur]ay-Z.

Un soir, une pluie d'hiver les surprit à quelques pas de chez elle avenue Parmentier, métro Parmentier, ligne 3, ou Voltaire, ligne 9. Ils coururent jusqu'à son immeuble en s'abritant sous leurs mains et tant qu'on y est montèrent.

J'te préviens c'est le bazar, avait-elle dit en s'engageant dans l'escalier, et il avait cru à une précaution d'usage. Un soutien-gorge pendrait au dossier d'une chaise. à la rigueur une culotte de la veille, mais pour le reste on pouvait compter sur la proverbiale hygiène féminine.

Or en entrant il fut consterné.

Dans le studio régnait sans partage un désordre de feuilles, magazines, albums animaliers, paquets vides de cookies, cartons de pizzas, vêtements des quatre saisons, boîtes de kleenex, télécommandes surnuméraires, bougies parfumées, factures pas ouvertes, dvd import, fragments de vinyles, ampoules grillées, jouets Kinder à assembler, élastiques à cheveux, bouteilles vides de Volvic citron, biographies d'aviatrices, coquillages égarés d'une collection, contrefaçons chinoises de bijoux de marque, sans parler des dizaines de trucs et autres bidules enfouis sous ce qui n'était que la partie émergée d'un fatras séculaire.

- Allons plutôt dormir chez moi.

- Si tu veux.

Le couple rentra place Monge et dans l'ordre. Ils s'accouplèrent, Bulle fuma une cigarette fine à la fenêtre, il s'essuya la bite avec un PQ familier.

Sauf que squattait désormais son esprit l'image de l'horreur domestique dans quoi évoluait celle qu'en un semi-second degré il nommait sa petite amie. Résolu à dissiper l'image en éradiquant ce qu'elle figurait, il obtint qu'ils dorment chez elle une fois sur deux.

- Si tu veux.

Bulle trouvait étrange un tel retournement, mais choisit de s'en réjouir sans l'examiner plus avant.

Sauf qu'il entendait agir. À compter de ce jour, toutes les fois qu'ils dormaient chez elle, il attendait qu'elle s'endorme après le sexe pour réguler le chaos. Il commença par classer les cd décennie par décennie et dresser les livres en ordre alphabétique sur une étagère qu'il fallut au préalable décharger d'un pêle-mêle de bouteilles de Yop et d'échantillons de vodka Smirnoff. Une autre fois il éventra les peluches et les manipula jusqu'à les ramener à des peaux plates qu'il empila au sommet d'une armoire elle-même dûment dépoussiérée et vidée d'un scandaleux magma de coquilles d'huître. Ou alors il aligna les réveils en mettant chacun à l'heure d'une grande capitale occidentale, car la même heure pour tous cela encore eût été une absurde démonstration d'inutilité. Ou encore, pour rendre une dignité aux paquets de Marlboro vides, il les remplit de cigarettes achetées le jour même et extraites de leur contenant neuf. Au réveil, Bulle ne voyait aucun inconvénient aux modifications apportées. Elle ne tenait au désordre guère plus qu'à l'ordre.

- C'est mieux comme ça, non?

- Si tu veux.

Sauf qu'ayant petit à petit mis l'intérieur de Bulle aux normes draconiennes du sien, il se dit que si Bulle s'accommodait si bien du nettoyage de son environnement matériel, c'est qu'elle pouvait compter sur d'immenses ressources cérébrales de bordel, sur une sorte d'intime chaos qu'il ne supporta pas de subodorer. À partir de ce moment, il entreprit de la reprendre chaque fois qu'une de ses phrases ne s'ajustait pas exactement à la précédente, qu'une digression les écartait durablement de l'axe de la conversation, ou qu'un accès de désinvolture amollissait ses raisonnements.

Cela, elle ne le voulut pas.

Comment avait-elle pu se mettre avec un con pareil ?

Fallait-il que la bonté l'ait rendue sourde aux criantes dissonances de leur binôme !

Elle le mit dehors et tout rentra dans l'ordre. »

. ENTRETIEN AVEC CÉCILE VAN DE VELDE, SOCIOLOGUE (REVUE LECTURE JEUNE)

« Dans le cadre du numéro 137 de la revue Lecture Jeune consacré aux jeunes adultes, nous avons interrogé la sociologue Cécile Van de Velde. Maître de conférence à l'EHESS (Ecole des hautes études en sciences sociales), elle a consacré sa thèse de doctorat à la jeunesse en opérant une comparaison à l'échelle européenne (Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe, Paris, PUF, coll. Le lien social, 2008). Nous avons évoqué avec Cécile Van de Velde ce panorama contrasté et les différents types de politiques publiques mises en place pour soutenir les jeunes adultes en Europe.

Lecture jeunesse : Tout d'abord, nous souhaiterions revenir sur votre itinéraire de chercheuse / votre travail de thèse et les raisons pour lesquelles vous avez eu envie de vous pencher sur ce sujet.

Cécile Van de Velde : Je me suis dans un premier temps intéressée à la dépendance envers les parents. Il s'agissait là d'un fait générationnel : nous étions dépendants de plus en plus longtemps et je souhaitais étudier comment on vivait cette dépendance, comment cela se passait concrètement avec les parents. Mon premier mémoire de recherche portait donc sur cette question. Je suis allée voir des jeunes de milieu ouvrier dépendants de leurs parents jusqu'à l'âge de 25 et 30 ans et se trouvant dans des situations extrêmes de chômage. Je me suis demandé comment se passaient les relations familiales dans ce contexte. Mon travail a peu à peu évolué vers l'étude plus générale de la jeunesse car je me rendais compte que ces jeunes ouvriers, qu'on avait tendance à considérer comme des adolescents attardés, se considéraient en fait eux-mêmes comme des adultes. Ils avaient des relations relativement autonomes par rapport à leurs parents, participaient aux dépenses du foyer et se sentaient mûrs, donc adultes. Cette situation m'a interpellée et j'ai commencé à m'interroger sur ce que cela voulait dire aujourd'hui être jeune ou être adulte, sur la perception qu'en avaient les jeunes. J'ai ensuite débuté une thèse, d'abord centrée sur la France, dans laquelle je voulais comparer différents milieux sociaux et différentes zones géographiques.

Après avoir eu accès à une bribe de comparaison avec l'Espagne, j'ai été frappée de constater à quel point les Espagnols se disaient adultes beaucoup plus tard, en restant chez leurs parents par exemple, ce qui posait nettement moins de problèmes qu'en France. Ce constat a donc constitué le point de départ d'une étude européenne. Je pensais qu'il ne s'agirait pour moi que d'un petit chapitre : c'est finalement devenu le cœur de ma thèse ! Mes interrogations sont restées les mêmes : qu'est-ce qu'être adulte ? Quelles sont les étapes significatives ? Quelles situations l'autonomie recouvre-t-elle et enfin, comment la dépendance envers les parents est-elle vécue dans les différents pays ?

J'ai concentré mes recherches sur quatre pays européens : le Danemark, le Royaume-Uni, l'Espagne et la France.

[...]

LJ : Cette notion de jeune adulte vous a-t-elle semblé présente partout ?

CVV : Oui, mais pas forcément en tant que telle. L'idée selon laquelle on se définit adulte de plus en plus tard est très répandue, sauf chez les Anglais qui ont un point de vue très spécifique sur cette question. En effet, ils se disent adultes relativement tôt par rapport aux autres personnes que j'ai pu interroger. Ils ont conscience d'une certaine jeunesse d'âge au niveau de leur statut, mais sont en mesure de se définir comme adulte dès qu'ils ont terminé leurs études, qu'ils se sentent indépendants de leurs parents et qu'ils obtiennent leur premier emploi. La catégorie jeune adulte serait donc beaucoup plus courte au Royaume-Uni et dans les pays libéraux en général où on invite le jeune à être adulte très tôt. Le fait d'être adulte ou de se sentir adulte est valorisé, il n'y a donc pas ce maintien volontaire dans une période intermédiaire qu'on trouve dans les autres pays.

(...)

LJ : Vous avez donc remarqué que les Anglais étaient ceux qui se définissaient adultes le plus tôt. Qu'en est-il des autres pays que vous avez étudiés ?

CVV : Dans les pays du Nord de l'Europe, les jeunes vont définir une période intermédiaire. Le départ de chez leurs parents (en général à l'issue du baccalauréat) marque pour eux le début d'une longue période pendant laquelle ils vont se dire jeunes adultes, parfois jusqu'à 30-35 ans. Ils ont la conscience d'être encore jeunes, tout en se démarquant de leur adolescence, alors que les Anglais font davantage l'amalgame adolescence/jeune adulte. Les Nordiques ouvrent ainsi une période de vagabondage afin d'expérimenter le plus possible, dans les études, mais également en occupant différents emplois. Cette période est institutionnalisée par l'Etat et reconnue par la société. On peut se dire jeune adulte, l'Etat lui-même parle de jeunes adultes (c'est assez rare en Europe) et finance leurs études. Il est parfaitement légitime de prendre son temps, de flâner, sans doute un peu moins avec la crise, mais c'était en tout cas le modèle au début des années 2000. Les Nordiques sont donc des jeunes adultes de 18 à 30 ans, ils peuvent prendre le temps de « se trouver ».

En France, les contours de la période de jeunesse sont beaucoup plus flous. Le poids du scolaire et des études sur la vie de l'individu est très prégnant et permet de distinguer la France des autres pays. Comme l'intégration sociale est déterminante, les Français auront tendance à se dire jeunes tant qu'ils ne seront pas entièrement stabilisés professionnellement. Cette stabilisation étant de plus en plus longue à obtenir, ils se diront adultes de plus en plus tard. Selon cette logique d'intégration sociale qui est la nôtre, le jeune adulte est encore investi dans l'éducation.

LJ : Si la jeunesse est un temps social reconnu au Danemark, où il est possible de prendre le temps et d'expérimenter, on a plutôt l'impression que la notion de jeune adulte est péjorative en France.

CVV : Tout à fait. C'est sans doute lié au poids du scolaire. En France, les jeunes adultes sont dans un rapport d'urgence, d'investissement par rapport aux diplômes. Les sociabilités elles- mêmes sont très étudiantes. Les logiques sont linéaires et les changements d'orientation souvent illégitimes. La société porte un regard assez négatif sur la jeunesse. L'image médiatique est un peu divisée avec, d'un côté, les jeunes des banlieues qui font peur et, de l'autre, les jeunes qu'il faut réussir à intégrer, donc la jeunesse résignée, qui peine. Le regard des sociétés libérales est beaucoup plus positif envers la jeunesse. Les sociétés anglo-saxonnes valorisent cette ressource, synonyme de créativité et d'énergie, notamment sur les CV.

LJ : Les jeunes adultes français se définissent donc principalement par rapport à l'école.

CVV : Par rapport à l'école et à l'insertion. Le premier CDI arrive de plus en plus tard, l'embauche reposant désormais sur le CDD. Les jeunes subissent une forte pression à la réussite ou au placement social avant 25 ans. La société leur interdit le droit à l'erreur. La peur de la chute sociale est très forte et beaucoup d'enquêtes montrent actuellement qu'un sentiment de déclassement se développe, avec l'idée d'avoir investi dans des études qu'on ne parvient pas toujours à rentabiliser sur le marché du travail.

LJ : La quête du CDI paraît assez emblématique de la France. Est-ce très différent dans les pays du Nord et les pays anglo-saxons ?

CVV : C'est totalement différent. Nous avons hérité d'un système corporatiste que l'on retrouve aussi en Corée et au Japon : la compétition scolaire est difficile, mais une fois qu'on a obtenu son diplôme et que l'on est inséré, on est censé rester en poste, dans un système assez figé. La situation évolue malgré tout. Dans les sociétés anglo-saxonnes et sociales-démocrates, le marché du travail est beaucoup plus libéralisé. Ce système est plus fluide, avec l'idée que ni les études ni l'emploi occupé ne vous définissent car tout peut encore changer. La mobilité est beaucoup plus intériorisée qu'en France où on doit s'éduquer puis s'insérer selon une logique que j'avais appelée les « rails de la jeunesse ». »

VIVRE LE JEU SOCIAL :
ENTRER DANS LE MONDE DU TRAVAIL…MAIS COMMENT ?

. AURÉLIE FILIPPETTI, 20 ANS (TEXTE DU SPECTACLE)

Le texte di-dessous défile sur un écran vidéo. Ils s'approchent un par un et lisent de dos.

« Les jeunes sont les premières victimes de la crise et du chômage. Au premier semestre 2010, 23 % des jeunes actifs français de 15 ans à 24 ans étaient sans emploi - 8,4 % si l'on prend l'ensemble de la tranche d'âge, c'est-à-dire y compris les étudiants. La pauvreté, très liée à la situation des parents vis-à-vis de l'emploi, affecte plus les jeunes. 20,2 % d'entre eux vivent en dessous du seuil de pauvreté (880 euros par mois) contre 13 % de l'ensemble de la population.»

« - il ne faut pas se laisser abattre avec les chiffres

- on est jeunes, on a toute l'énergie du monde, faut se prendre en main, on ne va pas en plus réclamer de l'aide

- quand tu vas t'inscrire pour le RSA jeunes, tu comprends tout de suite qu'ils sont là pour te soupçonner ; ils sont pas là pour t'aider

- je revenais d'un an aux Etats-Unis, Le premier rendez-vous était ultracomique , la nana de Pôle Emploi m'a demandé si je parlais anglais, j'ai dit ben oui, couramment, elle m'a regardé et m'a dit : sinon ce que je peux vous proposer c'est effectivement un stage d'Anglais. Pôle Emploi c'est très bien pour obtenir une formation informatique, mais il y a une catégorie de personnes comme moi, pour qui c'est juste pas du tout adapté ; alors j'y vais, je fais un peu de flûte chaque mois. Au début t'y crois, et puis tu te lasses. Tu comprends que Pôle Emploi, c'est une entreprise comme une autre : j'en suis à mon troisième entretien et dans la semaine qui suit on reçoit une offre et c'est juste une barre de rire à chaque fois, tant ça n'a rien à voir avec ce dont on a discuté avec la conseillère… Oui, je suis au chômage, y a pas de honte à être au chômage.

- Quand les conseillers de Pôle Emploi voient mes diplômes, ma thèse d'histoire grecque, ils soupirent : oh la la … Ils me disent que je pourrais bien faire un effort quand même. Mais les stages, parfois, ça a du bon. J'ai fait un stage de préparation à l'entretien d'embauche, au début j'y allais à reculons, et puis je suis tombée sur des gens vachement bien, ça faisait un peu thérapie de groupe, mais c'était chouette. On se rend compte qu'on n'est pas tout seuls. »

. FRANÇOIS BÉGAUDEAU, ON STAGE (TEXTE DU SPECTACLE)

« Au milieu de la scène, une fontaine à eau, de celles qu'on trouve dans les bureaux d'une entreprise. Idéalement, il faudrait qu'elle soit authentique. Dans ce cas la choisir la plus grande possible. Si elle ne l'est pas, la faire plus grande que nature, énorme au milieu du plateau. Et qui fonctionne, si possible. Que les gestes ayant trait à elle ne soient pas mimés.

[...]

Deux individus entrent en scène. Une fille et un garçon, à peu près 25 ans tous les deux. La fille ouvre la marche, comme quelqu'un qui fait visiter. Elle a un tee-shirt « Je cherche un logement ».

Fille
C'est ton combientième stage ?

Garçon
Le premier.

Fille, très étonnée, s'arrête
Ah bon ??

Le garçon ne comprend pas.

Fille
Tu commences dans le métier alors... Ils sont positionnés devant la fontaine à eau.

Garçon
Pour valider ma licence faut un stage, donc voilà.

Fille
Licence de ?

Garçon
J'ai fait une fac de photo.

Fille
Ça existe ?

Garçon
Si ça existe pas, moi non plus j'existe pas, parce que c'est ce que j'ai fait.

Fille
Peut-être que t'existes pas

Garçon
Peut-être

Fille
Tu veux travailler dans la photo ?

Garçon
J'ai commencé déjà. Je photographie les gens avec leurs chiens.

Un temps

Ils payent pas mais ça me fait un book.

Fille
Mon beau-père a un chien.

Garçon
Cool.

Fille
Un teckel.

Garçon
Cool

Fille
Il s'appelle Bruno

Garçon
Moi c'est Maxime

Fille
Un teckel aussi ?

Garçon
Non Maxime c'est moi

Fille
Ah non toi c'est Stéphane

Silence

Garçon
Ben non c'est Maxime

Fille
Non non j't'assure : Stéphane

Maxime reste coi, regarde autour de lui, comme cherchant une caméra invisible

Fille
Ici tous les stagiaires sont appelés Stéphane, c'est plus pratique.

Un temps

Fille
T'imagines le casse-tête s'il fallait à chaque fois apprendre le prénom alors que les stagiaires restent, quoi, deux mois pas plus. »

. FRANÇOIS KALFON : QUE FAISONS-NOUS DE LEUR VINGT ANS ? (EDITIONS MICHALON)

Les stagiaires, véritable armée de réserve du sous-emploi

« Il n'y a pas lieu de faire preuve d'angélisme excessif envers les entreprises. Si j'ai largement dénoncé l'inadaptation du système éducatif aux nécessités du marché du travail, cela ne doit pas pour autant nous empêcher d'alerter sur l'utilisation très contestable des stagiaires ou des étudiants employés à temps partiel. Les stages sont supposés permettre aux jeunes diplômés de se confronter pour la première fois à l'environnement d'entreprise, et surtout d'acquérir cette fameuse « première expérience professionnelle » sans laquelle la possibilité de décrocher un premier emploi sur un marché du travail toujours très fermé devient très aléatoire. Mais soyons justes : il arrive aussi que, sur les 1,2 million de stagiaires recrutés chaque année en France, une partie importante d'entre eux soit utilisée à bon escient par les employeurs, c'est-à-dire qu'ils puissent collaborer à l'exécution d'une mission de l'entreprise tout en s'imprégnant pendant la durée de leur stage d'un réel savoir-faire d'ordre professionnel, qui exclut en principe les fameux « stage photocopieuse » où le jeune est consigné à d'ingrates tâches subalternes. A l'autre bout de la chaîne, on ne compte plus les stagiaires qui viennent remplacer purement et simplement une fonction normalement dévolue à un salarié de plein exercice. Et cette tendance connaît une véritable inflation en temps de crise, tant la main-d'œuvre surdiplômée, prête à tout pour intégrer une entreprise, est disponible. C'est une occasion unique — toujours à la limite de la légalité — de comprimer sensiblement le coût du travail en rétablissant des marges plus confortables quand elles ont tendance à être réduites par la crise.

Le collectif Génération Précaire s'est fait une spécialité de collationner sur son site Internet les annonces douteuses qui invitent les futurs stagiaires à accepter des missions en principe réservées à de véritables salariés. (...)

Le prix à payer pour cette armée de réserve ? Exactement 417, 09 euros par mois (à compter d'une durée supérieure à deux mois) et par « tête ». (...) Si les partenaires sociaux se sont saisis de cet épineux dossier, c'est aussi grâce à l'action de jeunes stagiaires « indignés » qui se sont regroupés sous le collectif Génération Précaire. Ils multiplient les actions d'éclat en interpellant tantôt un chef d'entreprise, tantôt un homme politique, le visage toujours recouvert d'un masque blanc destiné à protéger l'identité des stagiaires manifestants et à dénoncer leur « invisibilité » sociale ainsi que leur absence de statut véritable. Les améliorations obtenues au statut de stagiaire figurent dans le récent accord national interprofessionnel du 7 juin 2011 signé entre patronat et syndicats. Elles ont été retranscrites dans une loi dont l'initiative revient au député UMP Gérard Cherpion. Celle-ci a fait l'objet d'un consensus entre groupes politiques lors de son passage au parlement et a été adoptée dans le courant du dernier trimestre 2011. »

. ARNAUD CATHRINE, FRÈRE ANIMAL (EDITIONS VERTICALES)

La chanson du DRH

« DRH. Mademoiselle, Monsieur.
On n'a que ce qu'on mérite. Chacun a ce qu'il mérite.
C'est juste.
C'est justice.
Je vous remercie.

Quand on veut, on peut.
Quand on veut vraiment, on trouve.
On prouve.

Vous l'avez bien mérité.
Vous l'avez pas volé.

Mademoiselle, Monsieur.

Il n'y a pas de sot métier.
De toute façon, c'est ça ou rien.
Choisissez.
Vous prenez.
Ou vous ne prenez pas.
Vous exagérez.
Réfléchissez.
Le train ne repassera pas.
La charrette, oui.

Pas de poste pour le moment.
Je suis au regret.
Mais je peux vous proposer un stage.
J'aurais pour cela besoin d'une convention de stage.
Non rémunéré.

Mademoiselle, Monsieur.

Vous prenez.
Ou vous ne prenez pas.
De route façon, c'est ça ou rien.
Choisissez.

Vous l'avez bien mérité.
Vous l'avez pas volé.
Si vous ne trouvez pas, interrogez-vous.

Vous n'aviez qu'à être fonctionnaire. Emploi à vie. Trois pelletées de vacances. Pas grand-chose à faire.
Si vous ne trouvez pas, interrogez-vous.

Vous n'aviez qu'à.

Vous n'en seriez pas là.

Pas de vieux chez nous.

Si vous ne trouvez pas, interrogez-vous.

Pas de pédé chez nous.

Vous êtes enceinte?

Il faut bien que l'entreprise tourne.

Et les Français d'abord, je vous prie.

Il n'y en aura pas pour tout le monde.

Vous l'avez bien mérité.
Vous l'avez pas volé.

C'est ça ou notre entreprise dépose le bilan.
C'est la loi du marché.
Je suis au regret. »

VIVRE SON EPOQUE : ON S'Y INTÉRESSE ?

. AURÉLIE FILIPPETTI, 20 ANS (TEXTE DU SPECTACLE)

«- Les jeunes, prenons-nous en main, créons un mouvement !

- mais arrête, ça n'existe pas d'être jeune

- tu imagines un mouvement politique de vieux ?

- ça s'appelle un parti, non ?

- on et là, on attend, on essaie, on aspire, on s'échine, entrer dans la vie active, trouver un appartement, trouver un mec, une nana, être heureux, c'est simple non ? mais on a perdu le mode d'emploi.

- on est passé de l'autre côté de l'adolescence, le dernier stade avant la chute ; ils ne peuvent pas mettre le malaise sur le compte de la poussée hormonale, regarder en face le monde qu'ils nous ont laissé et ne pas s'en vouloir, et ne pas se dire qu'ils sont responsables de ce dérèglement

- on n'est plus des enfants, on a déjà transformé nos rêves en énergie ou bien en désespoir. Nous n'étions pas nés en 1968, pas nés en 1945, nous n'avons pas fait la Libération, pas fait la Révolution, pas nés en 1917, pas vu la Chute du Mur de Berlin, même à la télé, pas nés à aucune des élections de François Mitterrand. Dans nos cauchemars d'enfant il y avait des avions s'écrasant sur des tours et Le Pen au deuxième tour.

(...)»

. FRANÇOIS BÉGAUDEAU, ARNO BERTINA ET OLIVER ROHE, UNE ANNÉE EN FRANCE (EDITIONS GALLIMARD)

« Il y eut des cris au-dehors. Deux, trois, puis tous se précipitèrent aux fenêtres sous l'impuissance indulgente du prof de maths.

C'était ceux de Clemenceau, au matin une rumeur avait annoncé leur venue. Ils criaient Rolland avec nous.

Ceux de Clemenceau n'étaient pas des poilus, et ils ne venaient pas chercher le Thierry du même nom, commentateur sportif émérite, ni même son frère Romain. Ils invitaient les élèves du lycée ainsi baptisé à déserter les salles de cours pour les suivre. La moitié de la classe avait déjà passé le seuil en enfilant son sac. Hésitante, Sarah fendit le foutoir pour rejoindre Nathalie.

- Mon père il va me tuer.

- Attends, moi il va carrément me tuer

Comme un seul homme elles se précipitèrent dans le couloir en éclatant de rire.

Depuis la cour, elles observèrent le bâtiment B achever de dégorger ses occupants. Au bout de deux cigarettes, la foule ainsi formée commença à converger vers le portail que le proviseur avait fait ouvrir et un cortège hirsute descendit vers le centre-ville.

À la gare, Sarah fit la queue au relais H pour un paquet de Menthol, et quand ce fut fini, elle ne retrouva plus Nathalie, montée sans doute dans le RER - Sarah l'avait entendu s'arrêter puis repartir ; elle n'eut pas le cœur à dire quoi que ce soit sur la messagerie de sa copine.

Elle songea à rentrer puis reconnut Jérémie sur le quai. En cinq mois ils ne s'étaient jamais parlé, elle dut se faire un peu violence.

- Ils sont où les autres?

- J'les ai perdus.

- T'y vas quand même?

-À fond.

En poussant ils prirent place dans une rame bondée, Jérémie écarta les ballants de la porte pour décoincer le sac de Nathalie. Ils rirent. Leurs visages se touchaient presque, elle avait les joues rouges et lui des oreillettes de Ipod pendaient à son cou. Il dit qu'il était bien content que ça tombe sur le cours de maths. Elle dit qu'elle aurait préféré le cours d'anglais. Lui non, l'anglais ça l'intéressait, il avait un cousin qui habitait là-bas. Sarah aurait bien aimé avoir un cousin à l'étranger. Et aussi un cheval, pour lui parler dans l'oreille.

Il lui fit écouter un truc. Elle écouta et dit que ça le faisait.

Arrivés, ils se laissèrent porter dans les tubes souterrains jusqu'à un quai de métro.

Des lycéens chantaient, ils leur demandèrent c'était quoi la station, puis comptèrent le nombred'arrêts jusque-là en pointant le doigt et fermant un œil. Jérémie en compta six, elle sept, puis ils furent arrivés, élevés maintenant par un escalator grinçant vers le grand air.

C'était une place immense, noire de manifestants.

L'odeur de frites leur donna envie. Pendant que Jérémie payait, Sarah s'écarta de la baraque pour appeler Nathalie. Elle l'attendait près du Burger King, fut un peu surprise de la trouver flanquée de Jérémie, ne le montra pas. On lui avait remis un drap-banderole où un marqueur noir avait écrit licenciez les gouvernements précaires. Spontanément elles en saisirent chacune un bout, comme une nappe qu'on plie à deux, et se coulèrent dans le cortège qui se mettait insensiblement en mouvement.

Elles se montrèrent la tour Montparnasse tout au fond du ciel gris. C'est vers là qu'ils allaient, juste à côté de la gare dont elles se demandèrent si elle desservait Goussainville.

Elles chantèrent Villepin si tu savais ta réforme où on s'la met. Parfois il ne resta plus que leurs deux voix au bout du segment choral improvisé, et elles continuaient quand même.

Sarah demanda à Nathalie si elle avait le portable de Jérémie. Elle ne l'avait pas bien sûr. Plus tard, en passant devant un lion sculpté qui rugissait au milieu d'une autre place, on lui tapoterait sur l'épaule, et ce serait lui, et il aurait des frites encore, qu'il partagerait avec elle. Il se serait fait des traits rouges sur les joues, comme des peintures de guerre. En l'embrassant elle souhaiterait que ça lui tatoue les siennes.»

. AURÉLIE FILIPPETTI, LES DERNIERS JOURS DE LA CLASSE OUVRIÈRE (EDITIONS STOCK)

École nationale d'administration

« Ton chien, il nous emmerde à aboyer tout le temps, jamais tranquilles, au moins colle-le dans le jardin quand tu nous invites, voilà la polenta, verse-la sur la planche, allez-y, encore plus de sauce, après on goûtera mon schnaps, je l'ai fait moi-même, le lapin, celui-là, je l'ai gardé pour une occasion, comment ça va le Poli Rueff, ça va, il se remet, parle plus très bien, à cause de l'opération, mais ça va, tu veux faire quoi, toi, plus tard, il reviendra travailler dans deux mois mais il pourra plus descendre, bah, on lui trouvera autre chose, qu'est-ce qui s'est passé encore à la fédé cette semaine, vous vous êtes engueulés, rien, à propos de Cattenom, il y a des manifs, des Allemands, beaucoup, ils en veulent pas de la centrale, trop près de la frontière, à la fédé, ils ont pas été clairs, il paraît que tu travailles bien à l'école, c'est bien, il faut continuer, la fille Morandini, elle a fait des grandes études, maintenant elle est à Paris, elle étudie à Paris, je crois qu'elle va être professeur, d'histoire, elle est à la Sorbonne, oui, mais elle, elle sera pas prof, elle est pas faite pour ça, il paraît que la fille Kieffer est partie en vacances avec le prof de maths du collège, mais ils ont que ça à faire, qu'est-ce que tu veux, et ta prof de français, pourquoi elle est pas mariée, elle est gentille, elle au moins, elle sait ce que c'est, elle a pas fait la leçon quand elle est venue à la mine, elle est bien, l'ENA, ah, c'est bien, l'ENA, c'est bien, le sous-préfet, celui qui nous emmerde pour le contournement d'Audun, il a fait l'ENA, il y connaît rien, tu seras sous-préfète, mais comment on fait, un concours, tu sais, les concours, Tore, arrête t'y connais rien, qu'est-ce que tu connais à l'école toi, t'as que le certificat d'études, moi j'ai soixante ans (l'œil qui part de côté, chauve, de grosses rides sur le front et des mains énormes, des pattes d'ours, chasseur, braconnier), ça fait longtemps que je les connais, les types, eh bien, je vais te dire, ma fille, te penche pas vers moi comme ça, tu me fais peur, quand ils te voient arriver, ils savent déjà tout, oui, ils savent d'où tu viens, et qui était ton père, ils le savent, ton père, moi je le connais depuis qu'il est comme ça, il était bon à l'école, eh bien tu sais ce qu'ils lui ont fait, non, il a pas voulu, il aurait pu passer porion, mais ils savaient qui on était, nous, alors les gens comme nous, ils en veulent pas, tu comprends, les gens comme nous, ils savent qu'on est pas pour eux, ton père, il leur a dit, le type de l'École des mines il croyait lui apprendre, ils viennent au fond, ils croient nous apprendre, ils nous disent, faut faire comme ça, et la dernière fois ils ont augmenté les doses, on est passés de trente-six à cinquante-quatre, tu comprends ça toi, avant au-dessus de trente-six, il fallait quitter la galerie, maintenant c'est cinquante-quatre, alors tu vois, quand tu arrives devant eux, ils te posent des questions, et ils ont déjà décidé qu'ils te veulent pas, de toi, tu comprends, parce que nous, on est pas comme eux, et ça, ils le savent, ils savent qu'on est pas comme eux, mais pourquoi tu dis ça, ils savent qu'on est pas comme eux, tu verras, parce que c'est vrai, on est pas comme eux, mais si on travaille, moi je crois qu'on peut y arriver, ton père, il leur a dit, comme ça, qu'il était communiste, il leur a dit, qu'il passerait pas de l'autre côté, attends, je te dis pas que tu pourras pas y arriver, oui, on peut y arriver, mais ça veut dire, qu'est-ce que ça veut dire, ça veut dire qu' on est devenus comme eux, tu sais, ça veut dire qu'on a renoncé, qu'ils ont gagné, tu comprends, si on y arrive, c'est encore eux qui gagnent, c'est encore eux qui auront gagné, on est devenus comme eux, tu vois, parce que nous, ils nous veulent pas, des gens comme nous.»